

Rétablir les établis...

ÉRIK NEVEU
Institut d'études
politiques de Rennes

Il est probable que parler d'un « établi » devant des interlocuteurs âgés de 20 ou 30 ans n'évoque rien. Ou le terme suscitera le contresens. Être établi, n'est-ce pas être installé, voire bien installé ? Dans les années 1968, un « établi » était tout autre chose : un jeune qui quittait volontairement le système scolaire pour aller « à la production » – le plus souvent en usine – pour participer à un travail de mobilisation révolutionnaire des ouvriers et pour s'éduquer lui-même au contact des prolétaires, pour utiliser les termes d'alors. En titrant *Volontaires pour l'usine*¹ un livre dédié à des vies d'établis, Virginie Linhart souligne la singularité du phénomène. Le travail en usine n'est ici ni une continuité subie entre générations ni une relégation sociale sanctionnant un « échec » scolaire. Il est un choix, se traduisant souvent par l'interruption d'études supérieures. Sans être leur monopole, cette pratique fut avant tout le fait de groupes maoïstes, désireux de trouver dans la classe ouvrière un ancrage qui leur faisait défaut. Dans un livre qui est la meilleure étude sur ce sujet², Marnix Dressen, ancien établi lui-même, chiffre à 2-3 000 le nombre de ceux et celles qui eurent cet engagement. Son enquête met en évidence la concentration des établis sur les générations nées entre 1947 et 1952. Elle y situe à environ 60 % le poids de jeunes de milieux favorisés (cadres, professions libérales, petits patrons). Ces jeunes – y compris les 12 % d'enfants d'ouvriers – ont en général un bon bagage scolaire (bac + 3, classes préparatoires). La majorité avait de forts engagements associatifs, une éducation religieuse massivement catholique. Les pratiques d'établissement furent souvent plus qu'une aventure de quelques mois, pour durer des

1. Paris, Seuil, 1994.

2. Marnix Dressen, *De l'amphi à l'établi, les étudiants maoïstes à l'usine (1967-1989)*, Paris, Belin, 1999.

années, marquer des vies, même si presque tous les établis avaient quitté l'usine à la fin des années 1990.

Ces expériences politiques peuvent se lire comme un type radical et inédit de rencontres. Rencontres-ruptures: elles supposent le franchissement de frontières sociales et culturelles, l'abandon d'un futur prévisible. Rencontres marquées par une double ambiguïté: celle d'être un ouvrier d'adoption, différent des « vrais », celle de devoir masquer une part de cette altérité pour se faire embaucher, ne pas être licencié comme agitateur. Rencontre imprévisible quant aux réactions qu'elle suscitera dans le groupe d'accueil: bienveillance ou défiance, incompréhension ou sollicitations. On voudrait revenir sur cet épisode de trois façons. Quelles ont été les raisons de ce qui ne manque pas d'être jugé rétrospectivement comme une drôle d'idée? Comment en identifier des effets pratiques? Ces vieilles histoires ne sont-elles qu'un passé dont il faudrait, aussi, faire table rase...?

Les pourquoi de l'établissement

En matière d'établissement un premier schéma théorique est mobilisable pour rendre raison/avoir raison des établis. Il tient en une formule: « faire de nécessité vertu ». La légitimation du devenir ouvrier par une visée politique serait alors l'alibi ou l'illusion qui recouvre une contrainte prosaïque. Soit les établis ne font qu'anticiper un peu sur des verdicts scolaires qui les promettent aux difficultés menaçant ceux qui n'ont pas les codes du monde scolaire par héritage familial. Soit ils pressentent que la démocratisation scolaire sera un marché de dupes. L'inflation des diplômes les dévalue, ne donnant plus accès demain aux postes qu'ils garantissaient hier. Il n'est pas impossible de trouver des trajectoires personnelles répondant spécialement au premier cas, celui de l'intuition d'un décalage ingérable avec les exigences du monde scolaire. Ceci relevé, le topo du déclassement anticipé ne résiste pas à l'examen. Les établis sont en partie des « héritiers ». Les parcours scolaires des boursiers eux-mêmes ne sont pas dominés par l'échec. Le recul du temps et l'analyse statistique³ montrent que le rendement des diplômés universitaires est bien meilleur pour

3. Louis Chauvel, *Le destin des générations*, Paris, PUF, 2002.

devenir cadre en 1970 qu'en 2000. Le modèle d'une génération d'étudiants conscients d'une escroquerie aux titres scolaires dévalués est une pure reconstruction étrangère à l'expérience de ceux qui eurent 20 ans entre 1965 et 1975⁴. On voit mal enfin quel singulier mélange de masochisme et de prescience extralucide du rendement des diplômes aurait eu pour conclusion pratique qu'il fallait se précipiter vers des métiers (ouvriers du bâtiment, de l'automobile, de la sidérurgie) parmi les plus durs et les moins bien payés du marché.

On peut aussi invoquer l'idéologie. Ici les comportements s'expliquent par la force des idées fausses, des « Marxismes imaginaires » où Raymond Aron discernait « L'opium des intellectuels »⁵. Le maoïsme et ses slogans comme « servir le peuple » ne seraient que la captation et la radicalisation politique de dispositions et d'une religiosité issues d'une forte imprégnation catholique. Des chefs et idéologues tout-puissants exercent leur charisme sur des militants éblouis ou aveuglés. Une vision messianique ou héroïsée d'un peuple plus imaginé que fréquenté fait prendre au sérieux l'adage maoïste selon lequel « une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine ». Glissant des structures sociales aux croyances, ces explications restent réductrices. Le problème n'est pas de valoriser les représentations, ni même qu'il faille mettre un tabou sur l'influence de matrices religieuses ou de fonctionnement d'organisations sur le mode de la secte. Le problème est que le constat n'explique rien de la singularité de l'épisode, de la nature des idéologies qui attirent, de la puissance des dévouements qu'elles suscitent. Il suppose aussi des militants assez benêts pour s'accrocher à la vision d'une classe ouvrière héroïsée que leur expérience contredirait pendant des années. L'opium des intellectuels version Aron n'est pas sans lien avec celui des médecins de Molière dont le pouvoir narcotique s'expliquait par une « vertu dormitive ».

Faut-il alors surenchérir sur une parole militante lucide sur ses déterminants et motivations: on s'établit pour « servir le peuple », le politiser, être les ferments d'une mobilisation révolutionnaire? Mieux vaut pour comprendre le pouvoir des « idées » les replacer dans leur contexte historique et social. Gérard Mauger offre une première

4. Érik Neveu, « Trajectoires de soixante-huitards ordinaires », in Dominique Dammame et al, *Mai-Juin 68*, Paris, Éditions de l'atelier, 2008.
5. Raymond Aron, *L'opium des intellectuels*, Paris, Calmann-Lévy, 1955. Réédité par Hachette, coll. « Pluriel », 2002.

perspective quand il commente la formule qui ornait alors la une d'une revue marxiste léniniste : « *La théorie marxiste est toute-puissante parce qu'elle est vraie.* »⁶ » Formule grandiloquente ? Assurément, vue d'aujourd'hui. Mais l'était-elle à un moment de l'histoire où les mouvements de libération nationale détruisaient les empires coloniaux, où mobilisations et grèves ouvrières marquaient l'actualité, où la perspective de changements radicaux de la société apparaissait comme plausible ? Fallait-il être plus aveuglé d'idéologie pour souscrire à ces croyances et espoirs en 1968 que pour affirmer paisiblement en 2008 que le règne du marché sur toutes les facettes de l'expérience humaine est un « état de nature » de la société ? Une saine vision matérialiste des idées incite aussi à se replacer dans le contexte optimiste des « Trente glorieuses ». Il pousse à adhérer à des visions volontaristes, parfois grandioses, du changement social comme possibilité, à relativiser ce qui ne deviendra que plus tard une angoisse des jeunes : la question de trouver un emploi. Tous les entretiens réalisés avec des militants de l'époque montrent que la question d'une carrière future était pour eux subalterne. L'observation ne réduit ni le courage ni la rupture de l'établissement ; elle suggère qu'elle n'était pas vécue comme deuil tragique d'un plan de carrière. Plus fondamentalement, la fraction de génération qui a pu se poser le problème de l'établissement est marquée par ce que Boris Gobille nomme « la vocation d'hétérodoxie »⁷. Les années 1960 sont un moment d'anomie, au sens étymologique de brouillage des normes et des repères. L'essor de la scolarisation, les changements structurels du monde salarié rendent moins probable qu'hier que la génération jeune reproduise les métiers et modèles des parents. Une large partie des étudiants vit une mobilité sociale ascendante qui l'écartèle entre la possibilité d'un avenir inédit et un souci de fidélité aux mondes sociaux des parents et grands-parents. La perspective de changer de place sociale suscite leurs espoirs, mais aussi des défiances, parfois même le dégoût. Ils ne peuvent ni ne souhaitent être comme leurs parents, ils ne veulent, parfois ne peuvent être ce à quoi le diplôme les destine. Dans ce cadre-là, si les idéologies marxistes ou tiers-mondistes produisent bien des effets de radicalisation, de canalisation des engagements, elles sont le langage et la

6. Gérard Mauger, « Pour une histoire de la génération de mai 1968 », in *L'identité politique*, CRISPA et CURAPP, Paris, PUF, 1994, pp. 206-226.

7. Boris Gobille, « La vocation d'hétérodoxie », in Dominique Dammame et al, *Mai-Juin 68*, op. cit.

rationalisation de ces porte-à-faux sociaux plus que la cause des actions.

L'établissement ne se résume donc en rien à une bifurcation de classe; il est un pont, une position sociale tampon. S'ils doivent louvoyer avec cet héritage, le masquer pour partie, les établis importent dans leur version de la condition ouvrière des dispositions, un capital culturel, des savoirs politiques liés non seulement à leur socialisation scolaire, mais aussi à la formation intellectuelle délivrée dans les groupes gauchistes (ce qu'on oublie généralement). Parce qu'il reste immergé dans une sociabilité militante, centrée sur la petite-bourgeoisie intellectuelle, l'établi ne perd pas le contact avec son univers social antérieur. Il y introduit une palette d'expériences de familiarité aux mondes populaires, y jouit d'un prestige pas moins gratifiant à ce moment-là que celui apporté par un beau parcours scolaire.

On peut alors regarder les établis autrement. Ils ne sont ni les dupes, courageux ou naïfs, d'un aveuglement idéologique, ni des roublards qui drapent du prestige de l'engagement un destin social d'avance échoué. L'établissement est une modalité, radicale et audacieuse, de la vocation, propre à une fraction de génération, à partir à la découverte des autres. Il participe d'un mouvement plus général de refus des destins programmés, des classements sociaux, de solidarité au populaire. Les maos qui donnèrent les gros bataillons des établis avaient aussi dans leur doctrine une remise en cause des clivages les plus structurants de la vie sociale: ville/campagne, manuel/intellectuel, exécutants/décideurs.

Les effets d'un engagement

Mesuré à l'ambition d'une mobilisation révolutionnaire des ouvriers, le bilan de l'établissement est assez modeste. Des conflits sociaux significatifs furent bien animés et organisés par des établis. Mais, paradoxalement, on pourrait soutenir que la visée léniniste d'apporter de l'extérieur une conscience politique révolutionnaire aux ouvriers s'est souvent transformée en ce que pourrait appeler, dans le même lexique léniniste, en *trade-unionisation* des établis. Beaucoup de ceux qui maintinrent une présence durable

dans les usines devinrent des cadres syndicaux, combattifs, souvent en rupture avec leurs confédérations, mais militant aussi dans le cadre syndical. Ils ont contribué à mettre sur l'agenda des syndicats la défense de certains groupes (immigrés, femmes, OS), la valorisation de la démocratie dans la conduite des luttes.

Plus qu'à l'aune du Grand soir ou des grandes réformes, c'est à la force de ses micro-effets qu'il faut évaluer le mouvement d'établissement. Les établis ont introduit là où ils étaient des connaissances, des questionnements. Ils ont promu des façons autres d'être ouvrier... tantôt en « en rajoutant » sur les stéréotypes du groupe (ouvriérisme) pour mieux s'y intégrer ou en imposant aux camarades non établis, tantôt en laissant percevoir leur différence (refus de postures machistes, affirmation de pratiques culturelles de l'écrit, d'autres styles festifs). Ces savoirs, ces manières d'être ont fonctionné comme incitation à la mise en branle du potentiel critique des ouvriers et salariés qu'ils côtoyaient.

La carte des styles de vie populaires de Gérard Mauger peut être un bon guide de lecture⁸ pour repérer une triple action des établis. Ils ont été des vecteurs d'intellectualisation en apportant dans les mondes populaires des connaissances politiques, des outils de repérage dans le monde social (idéologies, théories), des savoir-faire d'expression et de débat. Ils ont en ce sens souvent répondu à l'ouvrier que Lénine fait parler dans *Que faire ?*: «... *Nous voulons savoir ce que savent les autres [...] Pour cela il faut que les intellectuels nous répètent un peu moins ce que nous savons bien nous-mêmes et qu'ils nous donnent un peu plus de ce que notre expérience économique, à l'usine, ne nous apprendra jamais, à savoir: les connaissances politiques.* »⁹ Cette intellectualisation a conforté les capacités de lutte du monde ouvrier en formant des militants, diffusant des idées, donnant force à une estime de soi et de classe. Elle a aussi, par le mélange des relations militantes et des affinités privées, fait s'hybrider chez de jeunes ouvriers la culture de leur groupe et celle d'une jeunesse plus dotée en capital culturel et ainsi fabriqué une forme de « bohème » populaire. Ces mixités sociales et culturelles ont également rendu possibles des formes inédites d'*em (petit) bourgeoisement*. Nul

8. Gérard Mauger, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, Paris, Belin, 2006, chapitre 7 en particulier.

9. Lénine, *Que faire ?*, Moscou, Éditions du Progrès, 1966, pp. 100-101.

n'a sans doute ouvert une « boîte » de carreleur ou un bar-PMU parce qu'il a fréquenté des gauchistes. Mais on a pu y acquérir des connaissances – au double sens de savoirs et de réseaux –, y découvrir des espaces professionnels insoupçonnés. Il peut s'agir de l'embauche par le journal ou l'imprimerie du groupuscule, plus souvent de la révélation d'un concours administratif accessible. Concernant ce que Gérard Mauger nomme le pôle « viril-guerrier » – la valorisation des ressources physiques – l'attitude des établis fut plus contradictoire. Une forme d'ouvriérisme a été de surenchérir sur des postures machistes ou homophobes, de les anoblir en positions de classe. Plus souvent la démarche était de canaliser politiquement les dispositions à la rébellion virile, célébrant dans telle usine automobile la geste de « Guy G. qui a cassé la gueule de 11 chefs avant d'être maîtrisé ». Elle fut aussi dans beaucoup de cas d'oser défier les « ce qui va de soi » ouvriers en matière de di/vision des tâches masculines et féminines.

Une vieille histoire ?

Hormis la cotisation aux commémorations de mai 68, ces vieilles histoires ont-elles encore un sens ? Exhumer l'épisode des établis suscite deux réactions. L'une est la fascination respectueuse pour une extraordinaire mise en jeu de son existence au service d'un projet révolutionnaire. L'autre mêle étonnement et commisération pour des militants assez aveugles ou allumés pour avoir gâché leur existence sur la chaîne au service d'un populaire qui ne saurait être bien passionnant hors de sa mythification. Pourtant les établis parlent aussi au présent, à trois titres au moins.

C'est d'abord l'étonnement contemporain devant la démarche d'aller au peuple, plus spécialement vers le monde ouvrier, qu'il faut questionner. Que l'établissement surprenne par sa radicalité, qu'une génération redoutant le déclassement subi ne puisse se retrouver dans ce qu'elle lit comme déclassement choisi ne peut surprendre. Mais est-ce seulement de cela qu'il s'agit ? La dimension in-intelligible de cet épisode ne dit-elle pas autre chose sur les perceptions dominantes du populaire aujourd'hui ? D'une part que celui-ci, spécialement dans sa version ouvrière,

n'est pas très digne d'intérêt ou de passions. N'est-il pas aux yeux des oracles médiatiques et des intellectuels pour *news magazines* un conservatoire des archaïsmes machistes, nationalistes, racistes, populistes¹⁰. Plus massivement, la question sous-jacente se formule en « ce monde existe-t-il encore » ? Parler d'ouvriers n'est-ce pas désigner des groupes sociaux délocalisés dans le Tiers-Monde, une catégorie sociale résiduelle¹¹ ? Le mot ouvrier n'a-t-il pas disparu dans le lexique de la candidate socialiste en 2007 ? Avec la montée d'une attention médiatique, militante et caritative pour les « sans » (sans-logis, sans-emplois, sans-papiers), n'assistons-nous pas à une redéfinition des figures du populaire aux potentialités ambiguës : ré-inventer une catégorie de pauvres *méritants*, substituer à l'exploité la victime, à la solidarité la compassion, dissocier la question des inégalités de celle des rapports de production et de travail. La redéfinition des figures du populaire digne de sollicitude a aussi pour effet de remplacer un populaire ouvrier associé à des promesses de changement social, de luttes ouvrant sur un autre monde, par des collectifs épars de malheureux qui ne sont pas constitués en porteurs ou menaces de changement social. Le relever n'est pas entrer dans une hiérarchisation entre opprimés, entre engagements nécessaires. C'est observer une tendance des intellectuels à faire du peuple un fardeau ou un danger (« populiste ») pour la démocratie... pour s'étonner simultanément que ce peuple ingrat ne vote pas convenablement, à gauche.

Autre question actuelle : que peuvent apporter des intellectuels à la société, à ceux de ses membres moins riches en ressources scolaires et culturelles, en privilèges d'ouverture que donnent la maîtrise d'autres langues, l'expérience d'autres pays ? L'établissement – quand il ne reniait pas démagogiquement tout apport intellectuel – comportait une dimension de don, de diffusion de culture et de savoir. Quarante ans plus tard, cette préoccupation n'a pas disparu. Ses formes ont évolué. Le registre dominant des littératures de vulgarisation est désormais moins celui de la dénonciation ou des « révélations politiques » que celui de la cure, de l'offre thérapeutique. Il s'agit de gérer ses affects, son corps, sa carrière. Marx objectait hier aux philosophes de n'avoir fait qu'interpréter le monde quand « *ce qui importe*

10. Pour une critique de ce racisme social dont l'un des paravents est la dénonciation du « populisme » : Annie Collovald, *Le populisme du Front national. Un dangereux contresens*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions Le Croquant, 2004.

11. Dont on oublie simplement qu'elle représente encore 25 % de la population active en 2005.

c'est de le transformer ». La nouvelle littérature de vulgarisation aura modifié ce programme d'une simple lettre: « ce qui importe c'est de *se transformer* ». Certes, une autre offre de diffusion élargie des travaux savants se développe à partir de fondations ou de *think tanks* (comme *La république des idées*), mais sa diffusion mord peu sur les couches populaires. Il faudrait trouver la formule où chercheurs et intellectuels interviennent sur des sujets où ils ont vraiment compétence, dans des formes claires sans être simplistes, en touchant un public qui aille au-delà des classes moyennes issues de l'université, tout cela est encore un défi.

Comme le montrent Dressen ou des témoignages plus littéraires¹², si l'expérience de l'établissement a toujours eu un coût personnel élevé, elle ne produit majoritairement ni aigreur ni sentiment de gâchis. Elle marque définitivement postures et dispositions. Les anciens établis estiment avoir appris de leur immersion prolongée dans un monde social qui n'était pas le leur. Ils disent en tirer une vision plus réaliste et concrète des situations, une capacité à se mettre à la place de ceux avec qui ils travaillent en exerçant parfois des responsabilités. S'ils ont souvent dû en rabattre sur une vision idéalisée du populaire, ils se sont aussi libérés de la vision – implicite souvent, méprisante toujours – du populaire comme univers arriéré, englué dans le préjugé qui est commune à tant d'intellectuels et de dirigeants. Ils ont appris que le populaire n'était pas stupide, qu'il existait une pluralité de compétences et d'intelligences. *A contrario*, cet équivalent d'un talent de polyglotte du social rend intelligible l'extraordinaire cécité, et pour tout dire stupidité, de tous ceux qui ont en commun la licence de pontifier ou de légiférer sur l'existence de groupes et de mondes sociaux dont ils n'ont pas la moindre idée: éditorialistes matinaux qui dissèquent la vie de banlieues où ils n'ont jamais mis un pied, ministres pour qui pratiquer la marche à pied viendrait à bout des problèmes de coût des carburants, universitaires multiscartes expliquant tout sur simple appel téléphonique.

Pour parodier encore les mots de 68, « L'établissement n'est pas un humanisme ». Il ne suffit naturellement pas de se parler ou de s'écouter pour introduire dans le monde les transformations requises pour le rendre moins injuste. Mais faire l'expérience, même par des formes temporaires

12. Comme le roman de Jean-Pierre Martin, *Le Laminoir* (Paris, Champ-Vallon, 1995). Il met en récit un parcours d'établi, avec ironie et tendresse, sans condescendance ni complaisance pour ses compagnons d'usine.

d'immersion, de la vie réelle des groupes sociaux populaires est un antidote qui peut être durable face à beaucoup de formes de bêtise et de racisme social. Penser que la place sociale qu'on occupe est la norme et la normalité, expliquer la situation des plus défavorisés par leurs tares, laisser penser qu'il suffit de « communiquer » vers ces malentendants, sans rien changer, pour leur faire tenir l'injuste pour le normal en sont quelques manifestations. En cela, le geste des établis vaut d'être rétabli dans son importance et sa dignité. Forcer les barrières sociales, subvertir les rôles, risquer des rencontres improbables est une condition nécessaire, à défaut d'être suffisante, dans toute visée de changement du monde. ■